BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

1re Année. — N° 1. 10 centimes. 27 Décembre 1868.

VENTE : 34, Rue Tupin LYON

BOITE : 10, Place de la Charité LYON

L'Avant-Garde

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

Gérant : J. MAILLOT. Impr. Ve CHANOINE.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. DENIS BRACK, rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, LYON.

L'Avant-Garde donne gratuitement, avec ce numéro, tout ce qui a paru des PÉNITENTS NOIRS, de Ponson du Terrail.

*On aurait dit : « **L'Avant-Garde** veut être une feuille de scandale. » A cette assertion calomnieuse nous opposons un énergique démenti.*

*Evidemment, l'**Avant-Garde** ne saurait être un bataillon pesamment armé, au pas solennel ; mais, dans notre furia française, nous n'oublierons jamais que flotte sur nos têtes l'étendard de la* LIBRE-PENSÉE.

Vous donc qui cherchez les choses déshonnêtes ou fangeuses, passez votre chemin.

*Le Rédacteur en chef de l'*AVANT-GARDE,

DENIS BRACK.

LES RÉVÉRENDS PÈRES FOUETTEURS

Qui me donnera des ailes comme en a la colombe, des ailes qui m'emportent jusque dans Bordeaux, jusqu'au fond des cellules de l'école à jamais célèbre de Tivoli ?.... Le culte des grands hommes est un besoin de mon âme : j'aspire donc à contempler face à face les deux nouvelles illustrations du jésuitisme, ces deux héros de l'éducation, à les presser sur mon sein qui palpite, en m'écriant :

O COMMIRE, ô DE LA JUDIE, vous êtes grands comme la France !

.˙.

C'est en maudissant le déplorable attirail de chair et d'os qui m'attache aux rivages de la Saône, que je subis le joug de ma fantaisie.... à sa voix, apparaissent mes deux chers fétiches.... Ils sont beaux !... Je ne sais quoi de surnaturel émane d'eux et les enveloppe... Rien d'humain !... Ils sont là, agenouillés devant un *prie-Dieu ;* au-dessus, un crucifix de bois noir ; à droite et à gauche du crucifix, quelques disciplines aux cordes ingénieusement tressées....

Les voilà donc, ces instruments évangéliques qui servent à fesser et à refesser les jolis petits, les jolis garçons !....

Qu'il me soit permis de déposer un baiser sur leurs lanières noueuses et ensanglantées !....

.˙.

Pan ! pan ! pan !... qui frappe là-bas ?

C'est Commire, le Père exécuteur, qui fouette et fouette encore les jeunes de Montfort, de Longat, de Connat, etc. — Ces enfants pleurent, ils ont faim, ils n'ont rien mangé depuis douze heures. — C'est dans leur intérêt ! — Ils crient, on leur fait mal ; — tant mieux, c'est toujours dans leur intérêt, spirituel et temporel !....

D'ailleurs, la trace des coups aura disparu dans huit ou quinze jours....

.˙.

Pan ! pan ! pan !... qui frappe là-bas ?

C'est encore Commire, le Père exécuteur, qui fouette, fouette toujours le joli petit Ségéral. — Il est dix heures du soir, culottes bas ! — Voilà donc quatorze heures que je gèle sur cet infect bitume, en tête à tête avec un pot de chambre. — Culottes bas ! — Quoi ! me coucher.... mais je suis privé de nourriture depuis sept heures et demie du matin. — Culottes bas ! — Pourtant, j'ai bien faim ! — Culottes bas !....

Voilà l'enfant nu, sans défense.... soudain un martinet s'élance des plis de la soutane....

Pan ! pan ! pan ! pan !....

.˙.

L'enfant se débat, le Père exécuteur le saisit par les cheveux....

Pan ! pan ! pan !....

L'enfant s'échappe... ses pleurs remplissent les longs et sombres corridors.... Il se réfugie dans la cellule du Père de la Judie. « Au secours ! » crie-t-il d'une voix désespérée....

Impassible, muet, de la Judie fait un signe au bourreau furieux qui accourt. La faible victime d'une main est baillonnée, et de l'autre :

Pan ! pan ! pan !....

Et sur le visage, sur les reins, sur les cuisses de l'enfant le sang coule....

Et dans l'ombre, près de la porte, riait la large figure du moine Feitrasson !

.˙.

Il paraît que la gloire des martinets de Tivoli a troublé, à Lyon, quelques pieux sommeils. Les bruits qui circulent donnent une haute idée du mérite des imitateurs, nos compatriotes !...

Je suis trop de mon pays pour ne pas appeler une pleine lumière sur ces prouesses locales, en souhaitant que sur ce point, comme sur tant d'autres, la Rome des Gaules se maintienne la seconde ville de l'empire !...

.˙.

Mais il ne faut pas le dissimuler, il nous sera difficile de ravir la palme aux fouetteurs de St-Ignace.

Si ces êtres étranges n'ont pas encore tout-à-fait vidé leur cœur, s'ils n'ont pas encore réussi à dévaster complétement leur humaine poitrine, les petits bouts de fibres qui restent doivent aujourd'hui vibrer de joie et d'orgueil....

Car la journée du 14 décembre, à Bordeaux, rappelle les plus glorieuses de leur histoire.

.˙.

Jamais peut-être Tribunal correctionnel n'a entendu des dépositions aussi prodigieuses que celles de ces enfants de douze à quatorze ans.... Quels esprits merveilleusement travaillés, façonnés ! Avec quelle souplesse, quelle agilité ils ont monté et descendu l'échelle morale, depuis le plus bas mensonge jusqu'au sommet de l'hypocrisie !.... Les élèves semblaient rivaliser avec leurs maîtres !... J'aime à me figurer la stupeur des juges !

Peu jaloux de ma nature, je n'envie pas à Commire et à de la Judie leur piédestal et leur auréole, mais jamais je n'ai autant regretté de n'être pas jésuite !....

.˙.

Toutefois, dans ce soleil j'aperçois une tache.

Nos révérends Pères ont eu vraiment tort de renier ce noble passage de leurs *constitutions* (IV PARTIE) :

« Nous recommandons..... qu'on ne manque pas de châtier les écoliers *autant qu'ils en auront besoin*..... A cet effet on aura un CORRECTEUR quand cela sera possible, sinon on imaginera un moyen de faire infliger le châtiment *par quelqu'un des écoliers eux-mêmes*, ou d'une autre façon *convenable*. »

.˙.

Ils ont eu également tort de chercher à cacher sous leurs robes leurs martinets et leurs disciplines.

A leur place, je me serais complu à étaler leurs longues lanières, et à les faire siffler devant le tribunal, en m'écriant :

« Il a été dit à Loyola : « *Hoc signo vinces !* »

.˙.

Puis, je me serais mis à expliquer le sens mystérieux de cette épigraphe céleste :

« C'est par ce signe, ô Loyola, que de bonne heure tu dois engager le grand combat de l'esprit et de la chair, que dès l'enfance tu dois attaquer, forcer cette chair maudite dans ses derniers et plus secrets retranchements... de façon que l'esprit se dégoûtant, se détachant peu à peu de sa vile et petite motte de terre, s'élève sur ses ailes éthérées jusqu'à ses sources indéfectibles, à la véritable patrie !...

C'est alors, seulement alors, ô Loyola, que tu auras vaincu et assuré ton empire !...

.˙.

Le moment, d'ailleurs, était providentiel pour appuyer cette sublime exégèse par un exemple extraordinaire, car le jeune de Montfort était là avec ses réparties foudroyantes...

Jamais Pascal, penché sur ses abîmes imaginaires, ne jeta dans leurs profondeurs de telles pensées !...

Evidemment l'élève de Montfort a déjà triomphé de la loi de la chair... Déjà son esprit n'appartient plus à notre méprisable planète !...

.˙.

On raconte que Lacordaire, après ses bruyants succès oratoires, avait coutume de s'administrer une verte flagellation.

Eh bien ! je m'effraye devant le nombre incalculable de coups de fouet que méritent les instituteurs de Montfort et de ses condisciples...

Il est vrai que, durant leurs jours de prison, Commire et de la Judie auront le loisir de s'administrer réciproquement la discipline.

Pendant ce temps là, le grand saint Ignace ne manquera pas de descendre de son trône immortel pour visiter ses deux enfants et leur dire :

« En vérité, je suis content de vous ! »

DENIS BRACK.

LA VENTE

. . . .

C'est pour demain.

La nuit est tombée. Le dîner refroidit sur la table. L'homme rentre. Il monte lentement l'escalier. Arrivé à la porte, il arrache le cordon de la sonnette. La femme vient ouvrir.

— Rien.

Il n'avait pas besoin de parler. Elle avait compris.

On se met à table. Il mange vite, à pleine bouche, silencieusement. Les enfants sentent que le père est de mauvaise humeur : ils n'osent ni rire ni pleurer. Vers la fin du repas, la mère risque un mot.

— J'ai arraché l'affiche, dit-elle timidement.

Lui, brusque :

— Pourquoi ?

— Mais... à cause des voisins.

— Qu'est-ce que ça nous fait, les voisins !..

On passe dans la chambre à coucher. Quelques charbons agonisent sous les cendres. Il s'assied au coin du feu, les mains sur ses genoux, les yeux sur le foyer, le regard fixe.

La femme va et vient, s'occupant des soins du ménage, donnant de temps en temps une tape amicale sur la joue du petit garçon ou de a petite fille, et mettant un doigt sur sa bouche pour leur recommander le silence.

Tout à coup le petit garçon pousse sa sœur du coude, comme pour lui dire : — Regarde ; tu vas voir ce que j'ose faire. Et il s'approche doucement de son père absorbé.

— Mon père !...

— Laisse-moi tranquille !

L'enfant se met à pleurer. La mère vient et l'emmène, en le caressant.

Une heure se passe. Le feu s'est éteint. La lampe éclaire à peine.

— Couche les enfants !

Elle les couche.

— Couche-toi !

Elle se met au lit à son tour.

La lampe va s'éteindre. Le père s'approche du lit, où repose son fils. Il prend la tête du petit et l'embrasse bruyamment.

— Oh ! mon ami ! murmure la femme, avec un pâle sourire et des larmes dans les yeux...

***

C'est pour aujourd'hui.

L'homme est sorti de grand matin.

— J'emmène le petit, a-t-il dit.

Une fois dans la rue, le père et le fils se sont mis en quête d'un logement pour le soir.

La mère et la fille sont restées à la maison.

La mère tient un papier timbré à la main : la saisie.

Elle la lit, et la relit, pour voir si l'huissier n'a rien oublié. Quand on n'est pas au fait d'un ménage, on ne voit jamais tout. Peut-être n'a-t-il pas vu cette robe. Peut-être a-t-il oublié ce petit meuble dans la saisie !...

Et, en effet, l'huissier a omis de mentionner quelques objets sans valeur. Il faut voir la joie, l'empressement, la fièvre avec laquelle la ménagère les enlève.

— C'est toujours cela de sauvé. Chez qui le porterai-je bien ?... Chez la concierge ? Mais elle serait capable de me dénoncer au propriétaire. Chez la crémière ? Elle est si bavarde. Non, mieux vaut s'adresser à Mme Firmin. C'est une bonne voisine, obligeante ; et puis, elle est bien posée, et ne craint pas de se compromettre.

Et l'on transporte quelques hardes, deux chandeliers et un tabouret en tapisserie chez Mme Firmin.

On revient. On consulte de nouveau le papier timbré.

La petite demande à manger.

Vite une tartine. — Nous n'avons pas de temps à perdre aujourd'hui. Moi, je n'ai pas faim.

La mère de famille se penche à la fenêtre :

— Je ne les vois pas encore.

Elle se retourne vers l'horloge : — Ils sont en retard.

Tout ce qui reste est inscrit sur le papier. Plus rien à enlever.

La ménagère regarde autour d'elle.

Les pauvres meubles qui l'entourent lui rappellent tout son passé. Quelques-uns viennent de chez sa mère. Elle les a connus, jeune fille. Huit ans de ménage ont passé sur les bois et les étoffes. Les enfants ont pris leurs ébats dans le logis. Aussi l'ensemble est fané, défraîchi ; il n'a rien de confortable ni de riant. Il n'en est pas de même du détail. Chaque objet éveille un souvenir. Ce vieux fauteuil rappelle une heure heureuse. Cette casserole a sa légende : on n'est pas bonne cuisinière du premier jour ; que de roux la jeune femme y a manqués, aux éclats de rire du mari !...

Ce berceau, dans un coin, a servi tour à tour aux deux enfants. Un troisième y a reposé quelques jours. Il est maintenant avec les an-

---

Feuilleton de l'AVANT-GARDE.

N° 1

LE DIABLE DEVENU CURÉ.

Un jour que Jésus-Christ revenait du bois de Tourne-midi, dans la paroisse de C***, où il était allé pour faire les semailles d'une pauvre veuve, il vit venir un cavalier assis sur un gros sac. C'était le diable.

— Toi ici, mauvais esprit ? dit-il avec étonnement.

— Le grand chemin appartient à tout le monde, répliqua effrontément le père du péché.

— Et d'où viens-tu ainsi ? demanda Jésus.

— Je viens de faire la tournée de mon diocèse, répondit le diable, en se moquant. Mon compère Astaroth et moi, nous avons choisi ce moment pour faire notre récolte parmi les hommes. Il a coupé les épis, puis je les ai battus, et j'emporte l'ivraie, après avoir laissé le bon grain.

— Ainsi, le sac que tu as là sur ton cheval, est plein d'âmes damnées ? reprit le Sauveur.

— Oui, dit Satan.

— Hélas ! dit Jésus avec compassion, j'aurai donc bu en vain le fiel et le vinaigre, sur la croix, pour le salut des fils d'Adam ! toujours je les verrai retomber dans tes piéges. Quel droit as-tu sur mon peuple ?

— Le droit que le renard a sur le poulailler du manoir, répondit l'ange cornu en riant.

— Hé bien, écoute, reprit le Christ ; je vais te proposer un marché. Si tu veux renoncer à ces âmes, je te permettrai de vivre tout un jour, sans souffrance, sur la terre.

— Et je garderai mon pouvoir ? demanda le diable.

— Oui, répondit le Dieu de Bethléem ; mais à condition que tu ne pourras t'en servir que pour doter les hommes et non pour les tourmenter.

— Voilà la pochée d'âmes, cria le *vieux tentateur*. j'accepte le marché.

Le fils de Marie prit les âmes, ainsi sauvées grâce à sa miséricorde, et demanda à Satan sous quelle forme il voulait paraître au milieu des hommes.

— On vient de faire un saint du curé de Kenkored, répliqua le Diable ; je veux le remplacer pour un jour.

J'y consens d'autant mieux, dit Jésus, que tous ceux de cette paroisse t'appartiennent déjà comme sorciers et qu'il ne s'y trouve que trois familles d'élus : les Biann, les Floc-Hick et les Raunou, auxquelles tu ne peux faire aucun dommage selon notre marché. J'ôte donc de dessus toi, pour un jour entier, la réprobation que tu subis, et, pendant tout ce temps, les choses saintes cesseront de t'être ennemies. Va, pauvre brûlé, et prend tes heures de repos pour recommencer ensuite l'éternelle punition. Quand Belzébuth se trouva seul, il n'eut rien de plus pressé que de changer de forme. Il prit une soutane toute neuve, une ceinture de soie, un chapeau de fin castor, le visage rose et doux d'un jeune garçon que le prêtre a baptisé avec la fiole destinée aux filles, et il s'achemina vers Kenkored sur une grosse jument boulée, qui marchait la tête plus basse que la croupière. A le voir, on eût dit un jeune saint à qui il ne manquait que d'être mort pour se faire canoniser.

Aussi, quand il entra dans le village, ceux de Kenkored secouèrent la tête en disant :

— Voilà un nouveau curé qui est bien innocent pour nous autres.

Les trois familles d'élus furent seules à se réjouir. Elles vinrent saluer M. le curé, qui les remercia avec un sourire de nonne, et promit d'aller leur rendre visite le jour même.

Il conduisit d'abord son cheval à l'écurie du presbytère ; puis il entra à l'église, où il resta longtemps à genoux sur la pierre, comme s'il eût prié. Mais la prière du diable est une malédiction pour les honnêtes gens, et, pendant qu'il avait l'air de parler à Dieu, il méditait tout bas la perte des hommes.

Quand il se releva, au bout d'une heure, il se rendit donc, sans retard, chez les Biann, qui demeuraient plus près de l'Eglise que les deux autres familles.

C'étaient deux pauvres mariés sans enfants, qui avaient vieilli dans la privation, observant avec scrupule les lois des hommes et les lois de l'Eglise. Au moment où le curé entra, ils allaient se mettre à table, et, vu le jour maigre et la pauvreté, ils n'avaient pour dîner qu'une soupe de pain de bois et de lait baratté. Le curé eut l'air de les prendre en pitié.

— Braves gens, dit-il, avez-vous toujours aussi maigre chair ?

— Faites excuse, Monsieur le curé, répondirent le vieil homme et la vieille femme, nous mangeons de la soupe de viande une fois par mois, et du pain blanc une fois tous les ans, le jour du Pardon.

— Et vous n'avez jamais désiré de mets plus délicats ?

— Hélas ! le désir est la maladie des pauvres gens, répondit Biann ; en voyant passer les provisions du château, nous avons bien souvent souhaité, ma *moitié de ménage* et moi, dîner une seule fois, avant de mourir, comme les gentilshommes dînent tous les jours.

— Hé bien ! votre souhait sera accompli, braves gens, dit le curé d'un air doux. Voici un plat

ges... Que les hommes sont heureux de pouvoir sortir, et de ne pas assister à la vente, à la dispersion, à l'enlèvement de tous ces témoins d'une existence maintenant rompue !...

⁂

On a sonné.

Le commisaire-priseur, son écritoire de corne à la boutonnière se présente, suivi de son crieur, un bon garçon, à la face rasée, large et riante.

— Jamot, dit le commissaire, laissez la porte ouverte.

L'escalier se remplit de pas, l'escouade des Auvergnats fait invasion dans l'appartement. Les uns vont droit à la cuisine ; les autres se dispersent, tâtant les matelas, dépliant le linge essayant les chaises.

L'un deux veut s'asseoir ; le siége casse :

— Prends garde de tomber ! lui crie un de ses camarades.

Les autres éclatent de rire. On parle à haute voix. On échange des plaisanteries. Une grosse femme, avec des bagues à tous les doigts, caresse la petite fille. Les voisins et surtout les voisines viennent tour à tour se mêler aux marchands.

La femme dit bonjour à ceux qu'elle connait. Le moment de la bataille est venu. Haut le cœur ! Elle sera brave. Sa gorge est sèche et la fièvre empourpre ses joues ; mais elle tient bon et ne pleure pas.

De temps en temps, une idée lui passe par l'esprit. Elle s'adresse au commissaire-priseur :

— Je pourrai racheter, n'est-ce pas, monsieur ?

Ou bien elle va au crieur :

— Ceci, monsieur, n'est pas saisi.

— Bien ! bien ! répond Jamot. Soyez tranquille, on ne vendra que ce qui est là-dessus.

Et il montre le papier timbré.

Il rit en le montrant. Ce Jamot rirait sur les ruines de Carthage !...

⁂

La criée commence.

Les marchands forment un groupe, les voisins en forment un autre. C'est parmi ces derniers que s'est placée la femme. Elle s'adresse tour à tour à chacun de ceux qui sont auprès d'elle. Elle a honte. Son amour propre blessé essaye de prendre une revanche : — Si on nous vend, c'est que nous le voulons bien. J'ai une tante riche, à Tours. Mais mon mari n'a jamais voulu que je lui écrive. Nous nous relèverons bien tout seuls !... De fait c'est un rude travailleur. Ses patrons l'estiment ; mais il n'a pas voulu non plus s'adresser à eux. Si je n'avais pas été malade, nous n'en serions pas là...

Elle s'interrompt pour *pousser* quelque objet.

Quelle que soit la détresse d'un ménage, la femme a toujours quelques sous en réserve. Chères économies de la mère de famille, bien petites, hélas ! et acquises au prix de privations sans nombre, à quoi seriez-vous mieux employées qu'à sauver du naufrage quelques-unes des épaves que se disputent les Auvergnats ?...

Quand elle est redevenue propriétaire d'un ustensile, elle triomphe :

— Quarante sous !

Quand, au contraire, c'est un étranger auquel le commissaire crie : — Adjugé !... elle se récrie :

— Trente sous, cela ! Nous l'avions payé dix francs ! C'était bien la peine de nous faire vendre... Pour ce que cela rapportera !.. Vous me direz que, pourvu que les huissiers soient payés, ils sont toujours contents !...

Et de recommencer à enchérir sur quelque pauvre objet.

Elle ne s'inquiète ni du marchand ni de ses voisins, ni des petites souffrances de sa vanité.

Elle ne voit dans la chambre, dans l'appartement, dans l'univers qu'une seule chose, et cette chose c'est ce berceau sur lequel vous plaisantez avec tant de jovialité !...

Si elle n'a pas encore mis son enchère, c'est que l'émotion lui coupe la parole, sans doute.

— A quarante sous !... A trente sous !....

— Trente-cinq sous ! dit un marchand.

— Quarante !

Elle parle à présent.

— Quarante-cinq !

— Cinquante-cinq !

— Trois francs !

— Allons, gardez-le ! puisque vous y tenez tant !...

La mère d'un regard remercie le marchand ; elle devient radieuse. En une seconde, tous ses chagrins sont partis comme une volée d'oiseau. Que lui importe tout ce fouillis dispersé au vent de la criée ?... Elle a son berceau, c'est tout ce qu'il lui faut. Elle est contente. Et elle tend les bras vers lui, comme si dans un grand embrassement elle voulait réunir ses trois enfants, Les deux qui vivent encore et celui qui n'est plus.

Jamot s'approche,

— C'est trois francs, trois sous, dit-il.

Elle porte vivement la main à sa poche, la retire, la remet, fouille et rougit.

Plus rien. Elle n'a plus rien...

Cela dure une minute, moins peut être... Mais la douleur ne se mesure pas à la durée.

Le crieur rougit à son tour. Sa main touchait la main vide de l'acheteuse :

— Merci, madame !

Et se retournant, il déposa les trois francs sur la table où se trouvait la recette...

. . . . . .

Quand les marchands et les voisins furent partis, le commissaire se mit à compter l'argent. Jamot, près de lui, faisait l'affaire, évitant de rencontrer le regard de la femme.

Mais elle, prenant sa petite fille, et la poussant vers le joyeux garçon.

— Il est bon ! dit-elle. Embrasse-le.

Tony RÉVILLON.

FUSILLADE

Le *Refusé* meurt ! Il meurt en brave, frappé en pleine poitrine et en pleine lutte, sur la barricade ; il tombe sans que, de ses doigts crispés, s'échappe son drapeau sur les plis duquel on peut encore lire trois mots...

Du courage, frères ; et si le vaisseau sombre, nageons ferme, nageons jusqu'à la côte, et qui sait ? un autre bâtiment recueillera peut-être à son bord les pauvres naufragés !

⁂

. . . . . .

⁂

En 1526, fut dénoncé à la Sorbonne et jeté dans les prisons de l'officialité, un ami d'Erasme, Louis Berquin, que François Ier fit bientôt mettre en liberté, mais qui, poursuivi de nouveau en 1528 et interrogé par douze commissaires tirés du Parlement, fut condamné à voir brûler ses livres en public, à faire amende honorable et abjuration à la place de Grève, à avoir la langue percée d'un fer chaud et à être enfermé pour le reste de ses jours. Sur l'appel que Louis Berquin fit au roi et au pape, les juges réformèrent leur sentence, et le malheureux fut brûlé vif le 22 avril 1529. (*Journal d'un bourgeois de Paris sous François Ier.*)

⁂

Parmi les infortunés qui, pour leurs écrits, furent mis à mort sous François Ier, il convient de citer encore Etienne Dolet, qui fut pendu puis brûlé sur la place Maubert, le 3 août 1546.

⁂

L'édit donné à Châteaubriant, le 27 juin 1551, contient les règlements les plus sévères qui eussent encore été publiés contre la liberté de la presse. Par cet édit, on prenait les plus grandes précautions contre l'introduction de livres venant de lieux suspects et, entre autres, de Genève.

. . . . . .

. . . . . A l'arrivée d'un ballot de livres, un censeur devait être requis et présider lui-même à l'ouverture du paquet. Les imprimeries et les magasins de librairie de Paris étaient soumis annuellement à deux visites du censeur, qui devait aussi inspecter trois fois par an la ville de Lyon.

⁂

En 1560, on rechercha fort activement l'auteur d'un pamphlet très-vigoureux, intitulé : *Le Tigre*, et dirigé contre le cardinal de Lorraine. Ce pamphlet commençait par ces mots : « Tigre enragé, vipère venimeuse, sépulcre d'abomination, spectacle de malheur, jusques à quand sera-ce que tu abuseras de la jeunesse de nostre roy ? »

L'auteur n'ayant pas été découvert, l'imprimeur, nommé Martin l'Hommet, fut saisi chez lui, garrotté, entraîné et pendu.

⁂

Un édit, donné à Saint-Germain-en Laye le 17 janvier 1561, porte :

« Voulons que tous imprimeurs, semeurs et vendeurs de placards et libelles diffamatoires soient punis, pour la première fois, du fouet, et, pour la seconde, de la vie. »

⁂

Le 10 septembre 1563, Charles IX publia à Mantes des lettres patentes portant : « Défenses à toutes personnes, de quelque état et condition qu'elles soient, de publier, imprimer, faire imprimer aucun livre, lettres, harangues, ou autre écrit soit en rhythme, ou en prose, faire semer libelles diffamatoires, attacher placards, mettre en évidence aucune composition, et à tous libraires d'en imprimer aucuns, sans permission dudit seigneur roy, sur peine d'estre pendus et estranglez, et que ceux qui se trouveront attachant ou avoir attaché ou semé aucuns placards, seront punis de semblables peines. »

⁂

Le 15 avril 1590, le Parlement donna l'ordre de poursuivre les auteurs d'un placard intitulé : *Le Grand Pardon général pour les chrétiens*, contenant des blasphèmes contre l'honneur de Dieu et la religion catholique, apostolique et romaine, et défense de les tenir, sur peine d'estre pendu et estranglé *sans forme ni figure de procès.* »

⁂

César, dit Suétone, se contentait de donner publiquement le conseil de ne pas continuer à ceux qui l'outrageaient dans leurs discours. Il souffrit même, sans se plaindre, qu'Aulus Cecina, dans un libelle des plus injurieux, et Philolaüs, dans un poëme plein de médisance, déchirassent sa réputation.

L'auteur de la *Vie de César* est-il de l'avis de César ?

. . . . . .

Marius GÉRARD.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la semaine

Nos remercîments sincères à tous les journaux lyonnais qui ont bien voulu nous prêter la publicité de leurs colonnes. Exceptons cependant un saint couple : l'*Echo de Fourvières* et la *Décentralisation*. Ah ! à propos, je l'ai lue, la *Décentralisation* : du moins, non ! pas moi, c'est mon concierge qui l'a lue.

Il paraît que c'est un bien *bon* journal.

Eh ! bien, mes frères, ce pauvre *Refusé*, encore supprimé, (2me édition en huit jours).

Cependant, son procès aura jeté beaucoup de lumière dans la situation de la petite presse.

En effet, le jugement ne nous a-t-il pas appris : 1° Qu'un journal littéraire ne doit s'occuper que de sciences, d'arts et de littérature ; 2° conséquence immédiate, que tout ce qui n'est ni sciences, ni arts, ni littérature, appartient au domaine de la politique ou de l'économie sociale, deux dames qui ne se livrent que moyennant finances, comme tant d'autres.

Ainsi, un article relatif aux démolitions de la rue de la Barre, à la viande de cheval, à la bêtise humaine, etc... n'est — c'est clair — ni littéraire, ni artistique, ni scientifique — donc — il *est politique* !...

Combien notre position est fausse : vous avez à parler, par exemple, de la fontaine Danthon, assurément la fontaine Danthon ce n'est pas de l'art : alors... c'est de la politique.

Fruit dangereux, n'y mordons pas.

Autre exemple :

Un article du *Refusé* était consacré presque entièrement à la vie de César ; cet article a été incriminé !...

Est-ce que, par hasard, la vie de César ne serait ni de la littérature ni de la science ?....

(Mon Dieu, si l'on me demandait mon avis...)

On pourrait multiplier à l'infini des exemples de ce genre ; je m'abstiens. Mes frères, si nous voulons vivre, soyons prudents.

. . . . . .

. . . . . .

Soyons de plus en plus prudents. Parlons de l'*Etendard* et de ses bonbons officiels ; non, parlons plutôt, si vous voulez, de l'art dramatique, prospère de nos jours, comme au temps des Richelieu et des Louis XIV, et pour choisir une œuvre digne de nos Mécène, parlons de l'Ile de Tulipatan.

Cette fois, ce n'est plus à la maison.

LOUIS MEILHAC ET Cie

NÉGOCIANTS EN MUSIQUE ET EN LITTÉRATURE

que nous avons affaire ; non, c'est à la génération nouvelle, aux hommes de l'avenir ; ce sont Chivot et Daru dans les bras de l'éternel maestro Offenbach : Quoi ! la fine fleur du peuple le plus spirituel de la terre.

Mardi, j'étais donc à la première représentation de l'*Ile de Tulipatan* ; à peine l'orchestre avait-il donné sa première note qu'un engourdissement général appesantit mes membres ; je m'endors, mais pour faire un rêve, et quel rêve ! Le voici :

J'étais dans une grande salle en tout semblable à une salle de spectacle : pas de scène, un orchestre seulement ; les assistants couchés sur des espèces de bancs moelleusement rembourés étaient retenus à leur place par des lanières de cuir, et, traversant la salle, de gros rouleaux garnis de plumes et de poils, semblables à des manchons grossiers enfilés à un bâton, effleuraient leurs pieds nus ; je regardais cette foule : tous avaient la tête pointue, le regard hébété, le sourire niais ; leurs cheveux incultes retombaient sur un front plissé ; ils paraissaient dormir. Tout à coup un signal se fait entendre ; l'orchestre rend des sons voluptueux et énervants ; les rouleaux mus par des machines cachées tournent sur eux-mêmes, et dans leurs évolutions chatouillant la plante des pieds de cette foule d'idiots qui, réveillés de leur torpeur, font retentir la salle d'éclats de rire dévergondés.

Enfin, tout s'arrête : et des hommes en habits galonnés, au nez crochu, font sortir tout ce peuple à coups de pied, et le reconduisent en troupeau jusqu'au logis ; et le long du chemin, quand l'un de ces pauvres hères ralentissait un peu sa marche, un fouet cinglait ses épaules ; mais insensibles à la douleur autant qu'à l'humiliation, ils ne disaient rien ; ils courbaient seulement la tête, et, se serrant les uns contre les autres, murmuraient : (nous avons bien ri).

Alors... alors je me reveillai, et entendant autour de moi un rire stupide, je m'échappai de la salle sans oser regarder les spectateurs, tant j'avais peur de retrouver les figures abruties de mon rêve.

Soyons un peu gais pour finir :

L'autre jour, j'étais chez un financier de notre ville ; ces gens-là spéculent sur tout : il terminait une lettre ; la missive scellée et mise dans une balance, il se trouva qu'elle pesait juste dix grammes sans le timbre. Il me regarde ; je le regarde.

Diable, dit-il, si je l'affranchis ?... avec le timbre elle pèsera plus de dix grammes ; c'est quarante centimes d'affranchissement qu'elle va me coûter. Si je ne l'affranchis pas, mon correspondant paie trente centimes que je lui rembourse au premier jour ; dix centimes gagnés, je n'affranchis donc pas.

En voilà de l'économie, au moins. Peste !.. si c'était de l'économie sociale !

Ah ! mes frères, plus que jamais soyons prudents.

ERNEST CAPITAN.

PREMIÈRE SORTIE EN TIRAILLEUR

Mes chers amis, élancez-vous, armés de toutes pièces, dans la mêlée littéraire et combattez bravement. Attaquez les crimes sociaux, les abus d'un ordre élevé, les grandes bassesses. Vous êtes forts, vous êtes adroits, vous êtes courageux.

Pour moi, enfant perdu de la bataille, je suis trop petit pour qu'on me remarque, trop faible pour qu'on me craigne, trop timide pour qu'on m'écoute. Laissez-moi les petites infamies, les petits délits, les petites saletés, je les dépisterai de loin. Laissez-moi les cancans de la rue et de la ruelle, les débardeurs et les débardeuses, etc. etc.

Combattez avec les armes perfectionnées, pour moi je n'ai jamais su manier que ma pauvre petite carabine à deux coups !

J'ai appris avec le plus vif plaisir que *Monarque*, le fils de *Gladiateur* a déjà gagné 420,000 fr. depuis qu'il est retiré des courses. Les journaux qui s'occupent de ces sortes de choses n'ont pas assez d'éloges à leur disposition pour vanter le mérite de cet animal, car *Monarque* a gagné 420,000 fr. comme étalon....?!

On vient d'établir à Paris quatre succursales du Mont-de-Piété et l'on a eu raison. Voici le moment où l'on n'est pas fâché de faire une petite visite au clou. Le nouvel an d'abord et les bals

---

de hêtre que la mère de Dieu avait donné à un grand saint d'autrefois. Ceux qui le possèdent n'ont qu'à nommer le mets qu'ils désirent pour qu'il y paraisse aussitôt. Comme il est juste que tous les pauvres de la paroisse en profitent à leur tour, je ne puis vous le prêter que jusqu'à ce soir ; mais c'est assez pour que vous connaissiez, au moins une fois, ces festins des riches auxquels vous n'avez jamais goûté que des deux yeux.

Le vieux Biann et sa femme remercièrent de tout leur cœur le curé, qui sortit après leur avoir recommandé de bien mettre le temps à profit.

Dès qu'il fut parti, les deux affamés de naissance posèrent le plat sur leur plus belle nappe à franges, et se demandèrent l'un à l'autre ce qu'ils devaient souhaiter.

— Je veux une omelette au miel et une tourte aux raisins, dit vivement la ménagère, en regardant le plat avec des regards qui mangeaient déjà.

La tourte et l'omelette y parurent aussitôt. Les deux époux jetèrent un cri d'émerveillement et avancèrent en même temps la main pour y goûter ; mais après les premières bouchées, Biann s'écria :

— Nous avons tort de commencer par des friandises, il faut avoir d'abord quelque chose de plus solide.

— Demande une tête de veau sur le gril, observa sa femme.

— Ou un quartier d'agneau à la broche, ajouta le mari.

— Avec un pâté de lièvre, répéta la première.

— Et des andouilles fumées, continua le second.

— Sans oublier le pain blanc.

— Ni le vin de Bordeaux.

Tout ce qu'ils venaient de nommer avait couvert successivement la table, et ils allaient se mettre à manger quand la femme s'écria tout-à-coup :

— Jésus ! nous oublions que c'est le vendredi-saint, mon homme.

Biann resta le couteau levé.

— Le vendredi-saint ! répéta-t-il.

— Puisque c'était hier jeudi.

— Tu as raison, dit le paysan, c'est le vendredi saint, jour de maigre et d'abstinence.

— Nous ne pouvons manger de chair sans nous damner, reprit la première.

— Et cependant, observa le second, nous n'aurons plus, ce soir, le plat de hêtre.

— C'est la vérité, l'occasion sera perdue.

— Et elle ne reviendra jamais.

— Seigneur Dieu ! laisser le pâté de lièvre !

— Et l'andouille fumée !

— Ne pas toucher au quartier de mouton !

— Ni à la tête de veau !

Le vieil homme et la vieille femme regardaient le plat d'où sortaient de petits tourbillons de fumée qui chatouillaient agréablement leurs narines et leur creusaient l'estomac.

— Ce serait pourtant péché de perdre tant de bonnes choses, observa Biann avec convoitise.

— Sans compter, ajouta sa *moitié de ménage*, que le curé nous a permis d'en manger.

— Vrai ?...

— Puisqu'il nous a dit de nous régaler.

— C'est juste ; il nous a avertis d'ailleurs que le plat de hêtre avait servi à un saint.

— Dans ce cas, il ne peut nous induire en faute ; c'est une chose sacrée.

— Comme tout ce qui en vient.

— Et l'on peut dîner de ce qu'il offre, sans impiété.

— Ce doit être, au contraire, une action pieuse.

— Mangeons alors.

— Mangeons.

Tous deux mirent avidement la main au plat et commencèrent à dévorer les viandes, sans s'inquiéter davantage de la mort du Christ. La gourmandise les avait perdus.

Le diable, qui était resté à la porte pour tout regarder par le trou du loquet, frotta, l'une contre l'autre, ses griffes déguisées en mains de curé, et se dirigea vers la demeure habitée par les Floc-hik.

E. S.

(La suite au prochain numéro)

UN COUPE-TÊTES

I

C'est le pauvre Théodore Pelloquet qui me racontait un soir ce souvenir de son enfance :

Mon père était médecin dans une petite ville de la Côte-d'Or. Très bon, d'humeur un peu bizarre peut-être, on disait de lui qu'il était *un original*.. Quand ma mère, dans un moment d'humeur, lui lançait cette épithète, il haussait les épaules en riant. — Mauvais original vaut mieux que bonne copie, répondait-il. Je crois que ma mère, pauvre femme confite en superstitions de toute espèce, ne comprit jamais trop le sens de cette réponse.

Mon père, un soir, rentrait de tournée. — Pourquoi n'es-tu pas venu à ma rencontre ? me dit-il en mettant pied à terre, tu savais pourtant le chemin par lequel je rentrais, et je croyais qu'un de tes grands bonheurs était de monter devant moi sur le cou de la jument.

Je baissai la tête en silence, regardant ma mère à la dérobée ; j'avais alors sept ou huit

masqués ensuite — les bals masqués surtout.

— Tu sais, dit Nini, je veux aller ce soir à Bullier et en costume !

— Mais, ma chère enfant....

— Il n'y a pas de ma chère enfant, si tu ne veux pas m'y conduire, j'irai trouver M. Anatole.

— Eh bien ! que je te voie parler à ce grand imbécile d'Anatole et je te promets que je lui rince le museau un peu proprement.

Tout cela n'empêche pas que le soir Nini a son débardeur :

Tiens, ma chère, c'est *ma tante* qui l'envoie.

— Ah ! la pauvre chère femme, elle est donc costumière !

⁂

Il vient d'arriver ici une quantité considérable d'oies strasbourgeoises. Vous connaissez la spécialité de ces bipèdes au moyen d'un procédé fort douloureux, on arrive à développer leur foie outre mesure et l'on en fait des patés.

Ces oies ont été vendues à raison de quatre-vingts fr. la pièce, c'est raide. Voilà le monde renversé, les oiseaux privés vont devenir plus chers que les oiseaux sauvages. Ne me suis-je pas laissé dire qu'à Paris on trouve, à cent sous pièce, autant de *grues* que l'on veut et même davantage ?

⁂

Il paraît que l'on va établir en France trois ou quatre camps de cavalerie. Vous savez que le premier principe de tout cavalier est de bichonner son cheval avant et mieux que lui,

C'est une *maxime de camp* !

⁂

Voici la copie d'un arrêté affiché à Nanterre l'autre jour :

Hier les pompiers de Nanterre en s'exerçant à la cible ont tué une vache à coups de pieds dans le ventre. Pour éviter qu'un semblable accident se renouvelle, l'autorité a décidé qu'on établira le *tir ailleurs*.

Jacques Hurel.

CHOSES TRÈS-SÉRIEUSES

Depuis longtemps je suis libre penseur, et je suis bien obligé de convenir que cela ne rapporte rien de bon. Or, comme je veux me ranger du côté de ce qui rapporte ; comme on m'a dit souvent que dans *l'autre partie* on faisait, avec la plus grande facilité, des excellentes affaires, je veux l'essayer un peu.

Cela sera peut-être difficile. Quand on a contracté cette détestable habitude de penser librement ; de juger à sa guise les hommes et les choses ; d'avoir une opinion à soi, quelques idées personnelles ; de ne s'incliner que devant le talent ; de n'admirer que la grandeur, — la vraie ; — de n'estimer que qui est estimable ; de ne croire que ce qui est croyable, il ne peut être facile de changer brusquement ; de ne plus penser ; de ne plus juger, de renoncer aux opinions et aux idées que l'on pouvait avoir ; de s'incliner devant des choses qui vous ont fait rire ; d'admirer ce qui vous fait pitié ; d'estimer ce qui n'excite en vous que mépris et dédain, de croire des choses profondément absurdes, parfaitement impossibles.

Mais je veux essayer, et si la grâce efficace vient un seul instant à mon aide, — en suis-je digne ? J'en doute, — je réussirai certainement, et j'aurai bientôt acquis les quatre vertus cardinales, qui sont : la force, la prudence, la tempérance et la justice, ainsi que les trois vertus théologales : la foi, l'espérance, la charité. Cela me fera un total de sept vertus, ce qui fait déjà un joli nombre pour moi qui, jusqu'à ce jour, ne comprenais qu'une seule vertu sans qualificatif, celle des Caton, celle des Brutus, celle des Socrate, etc. etc.

Si j'avais assez de *force*, je me passerais bien de ces autres vertus ! Mais j'aurai la *prudence* d'être *tempérant*, parce que la *justice* pourra fort bien ne pas avoir *foi* dans mes paroles, et je ne veux pas posséder l'*espérance* de certaine *charité* qu'elle pourrait me faire et dont je suis peu jaloux.

Puis, s'il faut tout dire, j'ai l'intention bien arrêtée, une fois en religion, de *lancer* certain *vermouth*, certaine *arquebuse*, sur lesquels je fonde les plus grandes espérances. Si je réussis, je fournirai des fonds pour bâtir une jolie petite église dédiée à saint Labre, ce patron des pouilleux.

Par moment ce sentiment absurde qui me portait à penser à ma guise et à juger par moi-même, ce que j'appelais ma raison enfin se révolte bien un peu ; mais c'est probablement l'esprit du mal qui voudrait me retenir ; je ne l'écouterai pas : Tout par le ciel !

Il est difficile d'avoir toujours raison ; mais il est, je crois, plus avantageux d'avoir toujours tort. Je n'en veux pour preuve que ce qui arriva jadis, — oh ! il y a bien longtemps de cela ; aujourd'hui les choses ne se passent pas ainsi, — à un philosophe, bon homme d'ailleurs, incapable de faire le moindre mal, qui prétendait avec sa raison et ses raisonnements, fort sages j'en conviens, mais déplacés, puisqu'*on* ne voulait pas les entendre, de montrer à *certains* personnages, les vérités de certaines choses et la fausseté de certaines autres.

Un nommé Voltaire pour lequel j'avais, au temps de mon impiété, quelque considération — comme je m'en repens ! — que j'admirai même parfois, ce que je me pardonnerai jamais ! nous raconte les tristes aventures de ce pauvre diable qui finit par être empalé pour avoir dit au Sultan quelques vérités sur la très-sainte religion établie par Mahomet.

Assurément, on éprouve une certaine satisfaction à sentir en soi-même que l'on a raison ; mais être empalé, surtout par des gens qui portent un turban, ne doit pas, à mon humble avis, provoquer une joie insensée. Aussi, au lieu de m'exposer à cette opération, je préfère chercher la foi avec ses plaisirs, ses richesses, sa sécurité et ses protections, et je renonce à servir la raison, ce service étant accompagné de trop d'inconvénients.

Une autre chose encore me pousse à cette conversion : j'ai suivi un conseil que l'on me donnait, et j'ai lu les petits journaux dévots qui s'élaborent dans les sacristies de Lyon. Dans l'un d'eux j'ai lu le compte rendu de la mort des deux criminels romains, compte rendu publié d'après un grand journal dévot, timbré, cautionné, etc. Ces deux malheureux ont fait une bien belle mort ! Ce récit m'a ému !.... J'entrevoyais déjà la possibilité de faire mon salut ; cela m'a déterminé à l'entreprendre. Je fus coupable, sans doute, mais moins qu'eux, et puisqu'on leur a accordé leur pardon, on ne saurait me refuser le mien.

A. Vicat.

LA POUDRE VA PARLER

Il faut avouer que les femmes sont vraiment bien originales.

Parce qu'il a plu à je ne sais quelle capricieuse poupée de la mode de s'ensoleiller un jour les cheveux de tons roux et ardents ; d'autres poupées, serviles et complaisantes copistes, se sont empressées de l'imiter, et la ridicule manie d'avoir une chevelure couleur de feu s'est bientôt emparée des femmes de tous les mondes.

Et, depuis trois ou quatre ans, on ne voit que des femmes rousses.

Les bals ressemblent à un incendie qui danse.

⁂

Il est dans l'instinct de la femme de s'efforcer de plaire ; elle cherche généralement à acquérir ce qui lui manque en beauté.

Les cheveux roux sont-ils donc plus beaux que les noirs ou les blonds ?

Je ne le crois pas.

Depuis l'*Adrienne de Cardoville*, d'Eugène Sue, plusieurs de nos romanciers ont chanté les cheveux aux reflets d'or roux, mais Alphonse Karr, Dumas père, Dumas fils, Roqueplan, et tant d'autres ont rompu des lances en faveur des blondes et des brunes.

⁂

Les Écritures, l'histoire, la mythologie et les poèmes nous tracent les portraits des femmes les plus remarquables de tous les temps et de tous les pays. En est-il de rousses ?

La Sulamite est brune, Vénus, Minerve, Junon, Hélène, sont blondes ; les héroïnes d'Ossian sont brunes ; la Laure de Pétrarque est blonde ; toutes les femmes, enfin, pour lesquelles les poëtes et les historiens ont brûlé tant d'encens, étaient brunes ou blondes ; aucune d'elles n'était rousse.

Parmi les Raphaël, les Michel-Ange, les Murillo et autres grands artistes qui nous ont laissé de si splendides têtes de Vierge, quels sont ceux qui ont choisi leur modèle parmi les femmes rousses ?

Ce qui semble démontrer suffisamment que les cheveux roux n'ont rien de vraiment beau.

D'où vient donc cette fureur qu'ont toutes les femmes, aujourd'hui, de s'entourer d'un soleil couchant ?

⁂

Outre qu'elle est laide et disgracieuse, cette mode a un inconvénient que n'ont sans doute pas remarqué les parisiennes qui se teignent en roux ; c'est qu'elles ressemblent toutes à Nadar !

⁂

Mais une nouvelle mode paraît à l'horizon, qui va, cet hiver, détrôner les cheveux roux.

Les femmes reviennent à la poudre.

La poudre a cet avantage qu'elle recule la vieillesse ; avec elle toutes les têtes étant blanches il n'y a plus de cheveux gris ! C'est, sans aucun doute, quelque étoile à son déclin qui, voyant les premières neiges attaquer sa chevelure, a jeté ces mots aux sujets de la mode :

— La poudre va parler !

Les femmes ne ressembleront plus à Nadar, mais elles auront toutes un faux air de père Gagne.

Ce ne sera pas drôle !

J. P.

DU CLOU

Messieurs,

Vous fondez un nouveau journal, un journal littéraire ?... à Lyon ? Ah ! pauvres amis, permettez-moi de vous plaindre du plus profond de mon cœur, car enfin, est-ce du courage de votre part ou de l'aberration enfantine ?...

Comment ! quand les cadavres de vos devanciers sont encore tout moites et étendus sous vos pas, vous allez, en écervelés que vous êtes, vous lancer dans cette voie dangereuse et funeste, dans cette nécropole, vraies Thermopyles du journalisme ?... Mais pour tenter une entreprise aussi périlleuse, êtes-vous donc une légion de Spartiates ? et votre Léonidas est-il, comme Achille, presque invulnérable ?

L'avenir répondra.

Et pour vous aider à tenir sur les fonts baptismaux votre jeune *Avant-garde*, vous m'offrez une part du parrainage nécessaire. Mais savez-vous que c'est tout simplement une alliance *spirituelle* que vous me proposez là, et qu'elle comporte en elle une charge d'âme qui, de ma part, je vous l'assure, ne peut être qu'un danger de plus pour notre nouveau-né, mon filleul fractionné?

Cela dit, raisonnons un peu.

Avez-vous bien pris vos renseignements sur la situation qui est faite à Lyon à la *Petite Presse* ? Savez-vous que si elle a toutes les sympathies de la grande majorité du public, elle est en butte à toute l'animadversion et à toutes les haines d'une infime mais vindicative minorité qui a juré de lui faire une guerre sans relâche et sans merci ?...

Les avez-vous entendus, ces missionnaires de l'abrutissement, qui ont tant de turpitudes inscrites au grand-livre de leur conscience, qu'ils redoutent que la lumière y soit faite ; les avez-vous entendus déblatérer.....

.....

.....

Ah ! quand la passion.....

.....quels écrivains, quelque vaillants qu'ils soient, peuvent soutenir la lutte !

Indépendamment des dangers inhérents à la situation dans laquelle vous allez vous trouver placés, avez-vous réfléchi à d'autres débordements de fureur jalouse qui vont tempétueusement se déchaîner sur vous ?

Sans compter la rage maligne et sourde des petits confrères, toujours sournoisement prêts à s'abattre, en vautours affamés, pour s'arracher par lambeaux la succession de chaque victime qui tombe, s'en croyant, sinon les émules émérites, mais tout au moins les héritiers naturels, âpres à la curée et semblables en cela aux meutes de Compiègne, avides des dépouilles du cerf abattu.

Sans compter, dis-je, cette déconvenue rageuse, avez-vous songé à la colère carabinée de messieurs les autocrates du grand format ?

Ah ! c'est qu'ils sont diablement en colère, ces Pontifes du cautionnement, ces Bonzes en servitude de timbre. Elles hurlent déjà, avec pas mal d'écume à la clef, les grandes feuilles de la littérature nature, — comme le bœuf des bouillons populaires, — de sentir attachés au ratelier de la monnaie publique, cette foule de petits journaillons qui broutent impunément une part de la provende que leur jette en pâture la curiosité liseuse de notre époque ; provende que ces grandes et affamées vieilles filles comptaient dévorer à elles seules, les goulues !

Et vous voulez asseoir encore votre *Avant-garde* autour de la gamelle commune ? Vous voulez que votre enfant se réconforte au brouet exigu où barbottaient si bien jadis ces énormes canards pur sang à trois sous ?

Oh ! garde à vous ! Ils sont bien en colère ! bien en colère ! les grands canards !

Vous leur arrachez le pain de la bouche, à ce qu'ils disent, et vous leur mangez dans la main, prétendent-ils.

O métier !... O petitesse de boutique !

Quoi ! vous n'hésitez pas ! vous ne reculez pas ? Votre bravoure vous entraîne quand même dans la lice? L'attaque vous sourit, la lutte vous émoustille, et vos succès en expectative vous enivrent déjà ? Vous ne voyez que moissons de lauriers, sans vous apercevoir des cyprès qui ombragent le berceau de votre enfant ? Allons ! courage ou témérité, jeunes recrues, allez donc de l'avant ; et ma foi, votre exemple me décide et je m'enrôle sous votre drapeau de penseurs et lutteurs indépendants. Moi aussi je veux pousser mon éclat de rire au nez de cette spasmodique et impuissante colère des grands timbrés ; colère stimulée par l'horreur qu'ils ont du partage de la pièce de cent sous.

Part à tous, chers confrères cautionnés, et saluez un peu notre grande fortune future.

La fortune !... à nous !... Un miracle !

Enfin, c'en sera au moins un auquel on pourra croire.

Quelle chance !... Applaudissons de la voix et des battoirs, romains du petit format que nous sommes, car, frelateurs de la petite presse, comme nos grands frères nous appellent, cancaniers de carrefours, de coulisses et d'alcoves, nous allons nager, vent en poupe, en plein Pactole !... Les Péreire, les Mirès et autres Rothschild de la finance, ne seront que des capitalistes de deux liards en comparaison des nouveaux Crésus que va créer en nous le béotisme moderne.

Soit !... nageons, nageons, falsificateurs littéraires, mes amis ; mais si vous voulez en croire ma vieille expérience, ne négligeons pas de faire la planche à l'occasion, car quoiqu'en disent nos Caïns de grands frères, il y a des courants dangereux et des remous mortels sur ce fleuve aux flots d'or de la faveur publique, sur lequel nous allons oser prendre nos ébats de menu fretin plumitif..... Aussi, gare aux hameçons, filets et autres engins inventés pour les besoins de la poêle à frire.

Allons ! préparez-vous, gros sous et petites piécettes blanches d'un public harcelé de sollicitations, qui, tout neutre qu'il est, s'amuse néanmoins aux pasquinades du tréteau sur lequel se joue le grand drame de sac et de corde des deux presses ennemies, car il veut savoir si le dénouement de ce mélodrame confraternel aura pour effet le châtiment du crime et la récompense de la vertu.

Il y a des chances pour que les passes d'armes tournent à notre avantage, ne fût-ce que celle qui nous assure que ce public lecteur aime mieux mourir de rire que vivre d'hypochondrie, et qu'il se pourlèche en chat gourmet des saveurs d'une littérature à franches allures, tandis qu'il s'endort et a des haut-le-cœur quand on lui sert de la politique soporifique ou de mauvais aloi.

Rions, mes amis, ricanons et *blaguons* la grimace colèreuse que va stéréotyper sur le faciès de nos grands-papas la venue de notre jeune *Avant-garde*, et gouaillons par anticipation la jaunisse corsée qui les attend en face du vide que nous allons créer au fond de leur caisse.

Poussons-nous du col et marchons fiers sur nos ergots ; ne sommes-nous pas les **FUTURS MILLIONNAIRES DE LA PETITE PRESSE !**

Chauvin,
Vieille brisque au 15me cuirassier.

Pour copie rectifiée :
H. Clémencin.

Les ouvriers ne travaillant pas le jour de Noël, à notre grand regret nous sommes obligés, pour faire paraître ce numéro à temps, de renvoyer les articles de MM. Guillot, Ch. Joliet, Henri Roland et Édouard Noël.

---

ans.— Réponds-moi donc, insista-t-il, pourquoi n'es-tu pas venu ?—Parce que.... parce que.... — Parce que quoi ? Je courus mettre ma tête dans les jupes de ma mère, et me sentant, là, plus fort : — Il fallait passer devant la maison du coupe-têtes, murmurai-je....

Le visage de mon père se rembrunit : — C'est vous qui lui fourrez ces jolies choses en tête, dit-il à ma mère à demi-voix, je vous en fais mon compliment.

Le lendemain, un dimanche, jour de vacances, il entra de bonne heure dans ma chambre : — Théodore, me dit-il, habille-toi en double et viens te promener avec moi dans la campagne, vois, quel beau soleil, tu n'auras qu'à choisir entre les papillons.

Je poussai un cri de joie. Un quart-d'heure après je gambadais dans la plaine. A poursuivre les papillons et à cueillir des fleurs sauvages le temps passe vite.

— Il faut rentrer, mon enfant, dit tout à coup mon père, j'ai quelqu'un à voir dans la maison qui est là, devant nous.

— Devant nous ?

— Eh oui ! un pli de terrain nous la cache, donne-moi la main.

Nous marchâmes quelques pas. Je m'arrêtai brusquement, sans tourner la tête, mon père m'entraînait : — Oh ! père ! père ! disais-je en me débattant, non ! non ! J'ai peur.... Nous étions devant la maison du coupe-têtes !

II

Mon père tira une chaîne qui pendait le long du grand portail ; une cloche retentit à l'intérieur, une sueur froide couvrait mon front, je tremblais comme une feuille au vent ; mais l'idée d'échapper à mon père ne pouvait se produire en moi.

Un pas traînant fit craquer le sable de l'allée ; on venait ouvrir la porte ; mon père se retourna : — Que crains-tu avec moi, petit trembleur ? me dit-il de sa voix mordante.

Un vieux domestique à la mine paterne avait ouvert la porte. Il avait reconnu mon père et l'avait salué comme un ami de la maison : — Monsieur, dit-il en nous précédant, est au fond du jardin, sous le berceau. Veuillez me suivre.

Nous traversâmes la cour, un large corridor, un grand salon plein de tapisseries, de tableaux, de gais sujets, des bergeries de Watteau, des portraits de femmes doux et charmants à l'œil. J'étais rassuré. Devant nous un vaste jardin, des allées ratissées et sablées, des pelouses vertes, des fleurs rares.

Le vieux domestique s'arrêta :

— Voilà Monsieur, dit-il en se tournant vers nous.

Il parlait d'une voix respectueuse ; je me sentis moi-même saisi de respect à la vue de l'homme qui était assis sous le berceau.

Le bruit de nos pas lui avait fait lever la tête. Eclairé d'en haut par un rayon de soleil qui lui faisait comme un nimbe, il était en pleine lumière au milieu des roses, des clématites et des chèvres-feuilles en fleurs. Je vois encore sa belle tête poudrée à frimas, ses manchettes plissées, son jabot de dentelles, son costume, d'un goût sévère mais galant, et surtout son grand œil bleu, d'un bleu doux et profond, qui s'abaissait sur moi.

Il salua mon père d'un geste affectueux et me prit la main.

— Voilà un enfant que je voulais vous amener depuis longtemps, monsieur.

Le vieillard m'avait pris sur ses genoux et caressait mes boucles blondes, tandis que je jouais avec les breloques qui battaient sur son gilet de satin.

— Sais-tu lire ? me dit-il.

— Oui, répondis-je orgueilleusement, et j'épelai rapidement, sous son doigt, les titres de plusieurs volumes ouverts sur la table : *Annales*, de Tacite ; *Contrat social*, de Jean-Jacques Rousseau ; *Etudes de la Nature*, de Bernardin de Saint-Pierre.

— Bien, mon enfant. Quand tu seras grand, tu liras ces livres ; et s'il les comprend, dit-il, en se tournant vers mon père, ce sera un homme.

— Je l'espère, dit celui-ci.

Le vieillard avait tiré de sa poche une bonbonnière d'écaille garnie d'or. Sur le couvercle, une dame entourée de perles montrait sa gorge nue et ses chairs roses. Je m'étais emparé de la bonbonnière, je regardais la belle dame, je l'aimais. De temps à autre, la gourmandise l'emportait sur la passion, j'ouvrais la boîte et je croquais un bonbon.

Le bon monsieur souriait : — Gourmand et sensuel, murmura-t-il ; j'étais ainsi à son âge.

— Voyons, dit mon père, as-tu peur encore ?

— Peur de qui ?

— Et de Monsieur, parbleu ! de celui que tu appelles le coupe-têtes.

— Oh ! pour cela, non ! m'écriai-je tout rouge.

Le vieux souriait.

— C'est ainsi que vous ont baptisé les *honnêtes gens* de la ville, et de fait, autrefois, dit-il presque à voix basse.....

.....vous souvenez-vous !

— Si je me souviens ? dit le vieillard de sa voix douce, oh oui..... et je ne me repens pas. Les aristocrates étaient de braves gens, mais il le fallait.....

.....

.....

— Père, demandai-je dans le chemin, comment s'appelle le bon Monsieur qui coupait les têtes des aristocrates parce qu'il le fallait !

— Prieur (de la Côte-d'Or), mon enfant.

Eugène Razova.

A LA SANTÉ DE NOUS DEUX

SCÈNE LYRIQUE

PERSONNAGES :

PIERRE, *fermier bressan.*
PAUL, *ami de Pierre.*

ENSEMBLE

Eh, eh, eh, mon compère,
Au mien choque ton verre,
C'est ainsi qu'un Bressan
Sait témoigner l'amitié qu'il ressent.
Au doux toc, toc, au doux tin, tin,
Au doux toc, toc du verre.
Chantons, mon gai compère,
Ce gracieux refrain :
Toc, toc à la mienne !
Toc, toc à la tienne !
A la mienne, à la tienne,
A celle de nous deux ;
Buvons, mon vieux,
A la santé de nous deux !

DUO

PAUL, *gaiment.*

Enfin, c'est fait, mon pauvre Pierre,
Te voilà veuf.

PIERRE

Dieu merci, oui !

PAUL

Et c'est pour quelque temps, j'espère ?

PIERRE

Non. Seulement pour aujourd'hui.
Ma femme est allée à la ville
Porter ses œufs de grand matin,
Mais ce soir en mon domicile
Elle rentrera, c'est certain.

PAUL

Quoi ! déjà ce soir ?

PIERRE

Eh ! sans doute !
Crois-tu donc que pour mon plaisir,
Elle va rester sur la route
Jusque moi j'aille la quérir !...
(Ils rient). Reprise du motif :
Toc, toc, à la mienne, etc.

PAUL

Puisque je te tiens seul il faut que tu m'expliques
Sans feinte les secrets ou procédés magiques
Dont le père Mouttet, cet agreste enjoleur,
S'est servi près de toi pour captiver ton cœur.
Conviens que ce n'est pas les beaux yeux de sa fille
Qui t'ont fait t'allier à sa piètre famille ?...
Sa fille, Dieu du ciel ! a-t-on jamais rien vu
D'aussi nul, d'aussi sot et d'aussi mal... fichu !...
Cré coquin ! si jamais une femme m'enflamme
Je veux que cette femme au moins soit une femme ;
Mais la tienne, ce n'est pas pour t'en dégoûter,
N'a rien du haut en bas qui soit fait pour tenter !
Ensemble, si tu veux, passons-en la visite ?

PIERRE, *grâvement*

D'une telle besogne, ami, je te tiens quitte.
Va, depuis bien longtemps je suis édifié
Sur la valeur de celle à qui l'on m'a lié,
Je sais comme elle est faite et combien en vaut l'aune.

PAUL

Diable ! verrais-tu donc la vie...

PIERRE

Oh ! bien en jaune.

PAUL

Le jaune c'est serin.

PIERRE

Canari si tu veux,
Ça m'est égal.

PAUL

Je vois que tu n'es pas heureux ;
Mais enfin dis-moi donc — c'est pour ça que je plaide —
Quoi t'a fait épouser une femme aussi laide ?

PIERRE

Cher ami, son butin avait bien des appas.

PAUL

Son butin, oui ; mais elle ?... Elle n'en avait pas !

PIERRE

Son bétail tous les ans rapportait des piécettes.

PAUL

Tu dois pour l'approcher te servir des pincettes,
Car la crasse toujours recouvre ses jupons ?

PIERRE

Elle avait le secret d'engraisser les chapons,
Chose qui se vend cher.

PAUL

C'est tout ?

PIERRE

Autre avantage,
De son parrain mourant j'espérais l'héritage...

PAUL

Il est ressuscité ?

PIERRE

Hélas !

PAUL

C'est désolant.

PIERRE

De plus on lui donnait deux mille écus comptant
Une bien belle dot !

PAUL

Ainsi, la chose est claire,
Dans cette union-là tu n'as vu... qu'une affaire,
Tu t'es vendu, livré pour une basse-cour
Et quelques mauvais champs !

PIERRE

Dis-donc que c'est un tour
Qu'a voulu me jouer la fortune gouailleuse ;
Mon existence à moi serait assez heureuse
Si Joséphine, en plus des qualités qu'elle a,
Avait...

PAUL

Ce qui lui manque ; oui, je comprends cela.
Mais la femme, mon cher, n'a rien du tout qui charme.

PIERRE

Sa laideur, pauvre ami, n'est point ce qui m'alarme.

PAUL

Enfin, lorsqu'il te prend désir de l'embrasser,
Trouves-tu sur sa face un endroit où placer
Ta lèvre avec amour ? . Horreur ! tout son visage
D'un fléau graveleux rappelle encor l'image !

PIERRE

Ce visage aux croutons éloigne tout galant,
Aussi de mon repos c'est un très-sûr garant.

PAUL

Au moins si ton épouse était spirituelle,
On lui pardonnerait de ne pas être belle ;
Mais il n'est rien, morbleu ! non rien de plus fermé
Que cet objet humain par qui tu fus charmé !

PIERRE

Va cher ami, mon sort trop gravement te touche,
Comme j'ai fait mon lit il faut que je me couche ;
Du reste, j'en ai pris mon parti bravement...

PAUL

Et tu fais ?

PIERRE

Je me résigne.

PAUL

Ah ! oui, vraiment !

ENSEMBLE

PIERRE

Oui ! je me résigne, zigne, zigne
Je me résigne à boire un coup,
Un coup, deux coups, beaucoup de coups ;
Lorsque Noé planta la vigne,
Ce brave, infortunés époux,
Pensait à nous !

PAUL

C'est bien heureux qu'il se résigne
Qu'il se résigne à boire un coup,
Un coup, deux coups, beaucoup de coups,
Chaque fois que son sort l'indigne,
Et qu'il trouve des jours plus doux
Grâce aux glous-glous !

PIERRE

Sous le toît conjugal tu vois que l'on peut vivre
Heureux sans bien s'aimer ?

PAUL

Le malheureux est ivre,
Son factice bonheur fait mal.

PIERRE

A mon côté
Tout respire la paix et la félicité !
L'avenir m'appartient, buvons !

PAUL

Non ! je t'en prie,
Assez.

PIERRE

Assez !... jamais !

PAUL

Ecoute, à l'écurie
J'entends un bruit de pas...

PIERRE

C'est ma femme, parbleu !
Qui revient du marché.

PAUL

Ta femme ? alors, adieu !

PIERRE

Pourquoi donc ?

PAUL

Ne pouvant supporter sa présence
Sans dégoût, j'aime mieux écouter la prudence
Qui m'engage à sortir au plus vite d'ici.

PIERRE, *apportant encore une bouteille*

Nous ne nous quittons pas sans avoir bu ceci !

Célestin GAUTHIER.

FEU ROULANT

Les journaux ont annoncé dernièrement que l'ex-reine d'Espagne avait fait, à la famille impériale, une visite, — qui lui avait été rendue, au bout de demi-heure.

Je suis peu au courant des habitudes de la cour. Mais il est certaines questions d'étiquette que je ne puis m'empêcher de trouver bizarres. Celle-ci, par exemple, qui veut, paraît-il, qu'une visite — entre souverains — soit rendue immédiatement.

Je comprendrais mieux qu'une visite de digestion dût se faire dans le délai de deux heures.

Et encore !... Il y a des choses que l'on met plus longtemps à digérer..... Témoin, la fameuse *régalade* qui date de . . . . . .

Cela me fait souvenir de certaine coquille que j'ai relevée dans le livre de M. Ténot : le Coup-d'Etat en province (édition populaire). — On lit au bas de la page 79 : « M. Lagrave..... partait de son village à la tête de cent hommes, et *raillant* en route une foule de paysans... »

Il est évident qu'on doit lire *ralliant.*

A corriger dans les éditions qui suivront, — M. Ténot.

Dans une ville des environs, où le vélocipède est en faveur, un acteur, jouant dans les Chevaliers du Pince-Nez, a eu un à-propos assez drôle. — Tiens, s'est-il écrié, il a un vélocipède sur le nez !

On annonce que les pharmaciens de Paris viennent de décider que le prix de leurs remèdes, potions, juleps, pilules, — et autres drogues, — va subir une réduction.

Il serait à souhaiter que messieurs de la magistrature, qui sont les dispensateurs (pour ne pas dire les pharmaciens) de la santé morale, pussent prendre la même décision ; — ceux de la police correctionnelle surtout..... Ils sont d'un cher ?...

N'est-ce pas, papa Labaume ?

Vous savez que ce vendredi, en l'honneur des fêtes de Noël, les catholiques ont été autorisés à faire gras.

Les catholiques, bien..... mais L. Veuillot ?...

On me communique ce fragment de discours d'un curé aux *vierges de l'Immaculée Conception !...*

« ..... Conservez ce *vase* précieux « que Dieu, dans son immense bonté, « a confié à votre garde. — Conservez-« le pur et sans tâches ; il est le tabernacle de votre virginité.

« Conservez avec soin ce *vase* pré-« cieux, si richement orné et décoré de « mousse (!) destiné à donner plus tard « à Dieu des serviteurs purs et sans « taches comme lui, — si vous savez le « préserver de toute impureté.

« ..... J'ai 68 ans, les cheveux blancs, « et, tel que vous me voyez, j'ai su « conserver ma virginité, à travers les « écueils de la vie pastorale... »

Je tiens le nom du curé à votre disposition.

Ah ! ce serait bien drôle... si cela ne s'adressait pas à de jeunes filles !...

LE FORÇAT LIBÉRÉ

Les yeux hagards, le teint livide, les cheveux en désordre et rongeant une croute de pain, d'un pas chancelant il suivait les boulevards regardant d'un œil d'envie tous ces gens dont la physionomie exprimait la joie, l'insouciance, le bonheur et qui, attablés devant les cafés, fumaient le londrès ou la cigarette en prenant leur mazagran avec une évidente satisfaction.

Son regard haineux leur disait clairement :

Qui êtes vous donc, vous qui semblez si heureux ?

Pourquoi êtes-vous élégamment et chaudement vêtus quand moi je gèle et suis couvert de haillons ?

Pourquoi êtes-vous repus quand j'ai faim ?

Pourquoi enfin, êtes-vous gais quand je suis triste et malheureux ?

Sa marche devenait plus lente, plus embarrassée, son œil plus terne.....

Il continuait à ronger silencieusement sa croute de pain et à faire tous ses efforts pour la briser.

Chacun, sur son passage s'écartait et se retournait pour le regarder avec un étonnement mêlé, chez les hommes de dégout, chez les femmes de frayeur.

Plus il allait, plus sa marche devenait difficile.....

Enfin, au détour d'une rue il tomba inanimé.

Une foule compacte l'entoure aussitôt :

Il a été renversé par une voiture, disaient les uns ; c'est un ivrogne, ripostaient les autres, mais il ne vint à la pensée d'aucun de dire :

Il tombe d'inanition.

Des sergents de ville vinrent et emportèrent au poste ce pauvre diable.

On lui prodigua des soins et, plus tard, interrogé sur ses moyens d'existence et le lieu de son domicile, on reconnut que c'était un forçat libéré.

Son histoire est celle de beaucoup.

Aussi loin que remontent ses souvenirs, il ne se souvient ni de son père ni de sa mère,

Tout gamin, il courait à droite et à gauche, vivant de la charité publique, et couchant à la belle étoile ou dans les démolitions.

Livré ainsi à lui-même et n'ayant personne pour le soutenir et le guider, il suivit ses penchants et se vit en grandissant assiégé par les passions les plus immondes et les plus fangeuses qui, plus fortes que lui, l'eurent bientôt fait succomber.

En premier lieu, condamné pour vagabondage par la police correctionnelle il ne tarda pas de condamnations en condamnations à venir, s'asseoir sur le banc de la Cour d'assises qui, cette fois pour vol avec effraction à main armée, le condamne à vingt ans de travaux forcés.

Son temps fini, on le renvoya et de reche, il se trouva sur le pavé au milieu d'une population égoïste, insouciante, livré à lui-même ayant sa masse pour tout bien.

Il était sorti animé des meilleures intentions :

Avec la résolution de se réhabiliter de devenir honnête homme et de gagner sa vie par le travail.

Il chercha un emploi ; mais le monde est méfiant : on lui demande un livret, des références, des renseignements et, partout où il se présente la terrible feuille jaune le fait chasser comme un chien,

La société et sévère est ne pardonne pas facilement un moment d'oubli.

Que faire ?

Que devenir ?

Repoussé de tous, il ne vit que deux choses :

Retomber dans le crime ou mourir de faim, il hésita longtemps, mais le souvenir de la vie du bagne l'effraya et il préféra mourir de faim plutôt que de retourner prendre place parmi ses anciens compagnons de chaîne.

Mourir, c'était la fin de tous ses maux,

Cette consolation lui fut refusée, car, une fois rétabli, il fut condamné de nouveau comme vagabond.

. . . . . .

L. BORINO.

RAZZIA.

Jeunes hommes des campagnes, qui ne connaissez pas encore tout le poids des chaînes de l'hymen, méditez le récit suivant, afin d'en faire votre profit.

Vous savez qu'il est d'usage aux noces de village, d'aller coucher les époux. La mariée est chastement et doucettement déposée sur sa couche par les demoiselles d'honneur ; pour le marié, on prend beaucoup moins de précautions.

Aussi voilà ce qui est arrivé tout dernièrement à Sainte-Marguerite-de-Viette, lors de la célébration du mariage de deux enfants du pays.

Quand les plats et les bouteilles furent vides, quatre gros gaillards empoignèrent par la tête et par les pieds le marié, pour aller le coucher. Mais au moment de le lancer dans le lit conjugal, l'un des porteurs perdit l'équilibre, et le marié tomba lourdement sur le bord de sa couche.

Le malheureux poussa des cris lamentables ; ses amis se figurèrent qu'il hurlait pour leur faire une farce ; ils le rattrapèrent, et... — Mais les cris de la victime redoublant, il fallut bien convenir qu'il n'y avait pas de quoi plaisanter ; car le pauvre homme avait deux côtes brisées.

Au lieu, cette nuit-là, de coucher avec sa femme, il a été conduit chez un ossier du voisinage, qui a réparé tant bien que mal la partie endommagée.

Et dire qu'il y a des gens qui vont rire de cette aventure, — sans réfléchir, les imprudents, qu'ils ne seraient pas de ce monde si semblable accident fût arrivé au père Adam... et surtout si la côte brisée eût été celle qui, — au dire de l'Ecriture sainte, — a servi à confectionner notre mère Eve.

Bonhomme NORMAND.

EN TIRAILLEUR

Me voici de garde à l'avant-poste.
Rien à l'horizon... Causons un peu.

J'étais témoin dernièrement d'un petit incident qui m'a fort étonné, et qui vous surprendra également, j'en suis sûr, bien que nous dussions être faits, vous et moi, à cette bizarrerie d'événements depuis qu'*on* nous habitue à de si étranges choses.

Un sergent de ville *en fonctions* marcha sur le pied d'un passant . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais, chut !..... l'ennemi !.....

Encore rien..... une ombre, un coup de vent, que sais-je ?.... Je continue :

Il n'est bruit dans ce moment que de la grande question soulevée avec tant d'art par le *Courrier de Lyon*, touchant l'éclosion de l'année nouvelle. 1869 un vendredi ! un vendredi, jour d'abstinence ! Quelques personnes pieusement insensées, ayant manifesté par lettres au journal susnommé leur intention d'adresser une demande à qui de droit pour retarder d'un jour ladite abstinence. On a cru devoir faire entendre qu'il était bien plus juste de renvoyer quelque peu la fête annuelle que de déranger en quoi que ce soit les habitudes de l'Eglise ! D'ailleurs, n'était-ce pas tout naturel !..... Aussi, me suis-je rangé entièrement à cet avis, et, avec moi, la majorité ; il n'en est que quelques-uns à qui la chose ne va guère, et, parmi ceux-ci, les pétitionnaires qui ne doutaient pas du résultat de leur démarche, ayant une confiance illimitée en la charité ineff.....

Mais, chut !..... je crois que voilà décidément l'ennemi..... A mon poste, donc ; et, au revoir.

Jules BERTY,

LES THÉATRES ET LES LIVRES

L'Avant-Garde, qui a pris à tâche d'être un des journaux les plus complets de Paris, me confie le bulletin hebdomadaire des théâtres et de la librairie. On me demande de dire tout en peu de lignes, tout en ne devenant pas ennuyeux ; j'essaierai, et, sans autre préambule, je braque ma lorgnette.

*** Décidément Sardou est battu ; on dit même que, de dépit, il retire la *Dévote*. La réplique de Claretie l'a réduit au silence, et c'est en vain qu'il a évoqué les esprits de l'autre monde pour venger le sien : il est resté *gueux*.

*** Et Auber, en voilà encore un qui n'a pas de chance ! Comme il se préparait à imposer un nouvel opéra comique à notre admiration, on l'a menacé de le nommer sénateur !

*** Mme la marquise de Caux est partie de Paris pour Bruxelles et St-Pétersbourg. Des journaux trop curieux prétendent que sa position est des plus intéressantes.

Ah ! marquis, qu'avez-vous fait de la fiancée de l'art !

N'oublions pas que Mme Patti a perdu sa voix en donnant le jour à Adelina, pourvu que pareille calamité ne se reproduise pas !

*** Eugène Provost abandonne la Comédie française pour le théâtre de Cluny (à Paris).

C'est papa qui ne sera pas content !

*** Hortense Schneider doit quitter les Variétés pour les Bouffes-Parisiens le 15 janvier prochain. Auparavant elle veut faire défiler sous les yeux des Parisiens tout son répertoire, *Barbe-Bleue*, *la Belle Hélène*, *la Grande Duchesse*, et autres joyeusetés du XIXme siècle.

*** La critique aiguise ses griffes contre la *Famille des gueux* de Claretie et *Madame Frainex*, de Robert Halt.

De son côté dame Anastasie s'est chauffée tout un jour avec les rognures de papier qu'elle a faites des manuscrits de ces deux jeunes et courageux lutteurs.

*** Mlle Thuillier doit, dit-on, rentrer à l'Odéon dans une nouvelle pièce de Georges Sand. Elle donnera ainsi un démenti éclatant à tous les petits Veuillot qui affirment que la célèbre actrice est retournée au couvent des Carmélites de Blois.

Après tout, la conversion de Déjazet a bien édifié les Lyonnais, et George Sand fait bien baptiser ses petits babys !

*** Pendant que le Châtelet exhibe Beauvallet dans les premières représentations de *Théodoros*, l'Ambigu répète activement *la Princesse rouge* pour la rentrée de Marie Laurent.

*** Malgré les vivacités de M. Pasdeloup à l'égard de son public, les concerts populaires du Cirque-Napoléon continuent à être pour l'habile chef d'orchestre une source de recettes fructueuses.

Le soir, le succès se partage entre les lions de Cooper et les exercices effrayants des gymnastes Farini.

*** Au Palais-Royal, *le Château à Toto*. Très-amusant, ai-je ouï dire ; mais pourquoi M. Plumkett est-il aussi avare de ses billets ?

*** Si le Théâtre du Prince-Impérial n'était pas si éloigné, il tiendrait un succès avec *la Chambre ardente*, et Mme Cornélie dans le rôle de la Brinvilliers.

Mais il fait si froid, et la rue de Malte est si loin !

*** A l'Athénée, on s'entasse pour applaudir *les Horreurs de la guerre*, — et non *les Honneurs*, comme le veut la *Chronique illustrée*.

Ce charmant journal illustré en a publié samedi une des scènes principales, en même temps que tous les portraits des artistes jouant dans *la Madone des Roses*. C'est gentiment dessiné et moins cher qu'une stalle à la Gaîté.

*** Parmi les livres et les journaux, signalons le *Pavé*, littéraire, quotidien, dirigé par Secondigné avec beaucoup d'ardeur ; les *Formules du docteur Grégoire*, par Decourcelle ; *Madeleine Bertin*, et *Madeleine Férat*, la première de Claretie, la seconde d'Emile Zola ; enfin, à la librairie Le Chevalier, les deux premiers volumes des PROCÈS POLITIQUES : l'*Affaire de Boulogne* et l'*Affaire de Strasbourg*, par notre ami Pyrmé.

H. CLAPE.

Le Gérant : J. MAILLOT.

Imp. Ve Chanoine, place de la Charité, 10.